

## T 312 B

## LE DIABLE ET LES DEUX PETITES FILLES

## 1

## Le Diable et les deux petites filles

Il était une fois deux petites filles. L'aînée s'appelait Marie et la plus jeune Marguerite. Un jour qu'elles allaient à l'école, elles s'amusèrent à cueillir des fraises et des fleurs dans un bois qui bordait le chemin, si bien qu'elles finirent par s'égarer. Après avoir cherché pendant longtemps leur chemin sans résultat, elles aperçurent une petite maison où elles allèrent demander qu'on leur *enseigne* leur chemin.

Il y avait là une vieille qui leur répondit qu'elle ne pouvait pas leur dire le moyen de sortir du bois, mais qu'elle leur donnerait à manger et à coucher [2] en attendant que son mari revienne chauffer le four.

Les pauvres petites n'y comprirent rien et elles se mirent à manger de bon appétit des aliments qu'elles ne connaissaient pas, mais elles avaient si faim qu'elles ne demandèrent pas *qui*<sup>1</sup> c'était. Quand elles eurent fini de manger, la vieille les enferma dans une petite chambre mal éclairée et attendit son mari, c'est-à-dire le diable. Il ne se fit [3] pas attendre longtemps. Il entre presque aussitôt et demande s'il y avait du nouveau.

— Je crois bien, dit la diablesse, tu peux chauffer ton four, il y a là deux petites filles égarées que j'ai enfermées dans la chambre.

— Il est garni de bois, dit le diable ; ouvre-le que je l'allume.

Quand il fut ouvert, il souffla dedans et aussitôt [le bois] se mit à flamber. Puis il dit à sa femme de lui amener les petites et pendant que le four chauffait, il prit l'aînée et se mit à lui retirer ses vêtements un par un. La plus jeune [4] se mit à la porte.

Le diable retirait le bonnet de l'aînée. Il lui dit :

*Qui t'a ach'té  
Ce beau bonnet ?*

en le mettant au four.

— *C'est mon père qui me l'a acheté  
Et ma mère qui me l'a donné*<sup>2</sup>.

*Regarde donc voir, ma petite sœur, Marguerite,  
Si tu ne verrais rien venir.*

— *Je ne vois qu'un' petit' route  
Que le soleil éclaire toute*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> = *ce que*.

<sup>2</sup> *Le conteur matérialise lui-même la coupe par un trait oblique après : donné.*

<sup>3</sup> *Ne fait pas partie du relevé des formulettes de M., Ms 55/8*

Le diable lui ôte ses souliers :

*Qui t'a ach'té  
Ces beaux souliers ?*

*— C'est mon papa qui me les achetés  
Et ma mère qui me les a donnés.*

*Regarde donc, ma petite sœur Marguerite,  
Si tu ne vois rien venir.*

*— Je ne vois qu'un' petit' femme et un petit homme blanc  
[5] Bien loin sur une route d'argent.*

Le diable lui retire son corsage :

*Qui t'a ach'té  
Si beau corsage ?*

*— C'est mon père qui me l'a acheté  
Et ma mère qui me l'a donné.*

*Regarde donc voir, ma petite sœur, Marguerite,  
Si tu ne vois rien venir.*

*— Je vois bien un' petit' femme avec un petit homme blanc,  
Bien loin sur une route d'argent.*

Le diable lui retire sa robe de dessus :

*Qui t'a acheté  
Cette bell' robe ?*

*— C'est mon père qui me l'a achetée  
Et ma mère qui me l'a donnée.*

*Regarde donc voir, ma petite sœur Marguerite,  
Si tu [6] ne vois rien venir.*

*— Je vois bien un' petit' femme avec un petit homme blanc  
Plus proch' sur la route d'argent.*

Le diable lui retire ses derniers vêtements :

*Qui t'a donné toutes  
Ces robes blanches et ce beau corset ?*

*— C'est mon père qui me les a achetés  
Et ma mère qui me les a donnés.*

*Regarde donc voir, ma petite sœur Marguerite,  
Si tu ne vois rien venir.*

— *Je vois bien un ' petit ' femme avec un petit homme blanc  
Bien proches sur la route d'argent.*

Le diable lui retire ses bas :

*Qui t'a ach'té  
Ces beaux bas ?*

— *C'est mon père qui me les a achetés  
Et ma mère qui me les a donnés.*

*Ma petite sœur, Marguerite,  
Ne vois-tu rien venir ?*

— *Je vois bien un ' petit ' dam' avec un petit homme [7] blanc  
Tout proches d'ici, sur la route d'argent.*

Le diable s'apprêtait à lui enlever sa chemise mais la petite femme qui était la Sainte Vierge, et le petit homme qui était Dieu entrèrent et, prenant le diable et la diablesse, ils les jetèrent dans le four qu'ils venaient de chauffer pour les deux petites ; et, ayant retiré du feu les vêtements que le diable avait fait brûler, ils rhabillèrent la petite fille aînée et les reconduisirent toutes deux chez leurs parents.

*Écrit au crayon par un proche ou un visiteur de Millien sur des feuilles volantes dont l'une porte une étiquette d'abonnement au Monde poétique avec l'adresse de Millien. Aucune autre indication n'y figure<sup>4</sup>. Titre original : Conte du Batteur<sup>5</sup>. Arch. Nièvre, Ms 55/7. Feuille volante Inconnu 3/1 (1-7).*

*Publié par P. Delarue, Borzoï Book, The Devil and the Two Little Girls n° 5, p. 42 ; Bulletin folklorique d'Ile de France, Avril-Juin 1952, p. 351-352 et Catalogue : I, p. 187-189 avec quelques modifications de détail et la non-répétition des formulettes.*

Catalogue, I, n° 1, p. 196.

---

<sup>4</sup> Voir plus loin les indications probables de date et de lieu données par P. Delarue.

<sup>5</sup> Noté à la plume par M. en haut du f.1.

*Texte publié par P. Delarue*

Il y avait une fois deux petites filles. L'aînée s'appelait Marie et la plus jeune Marguerite. Un jour qu'elles allaient à l'école, elles s'amuserent à cueillir des fraises et des fleurs dans un bois qui bordait le chemin et finirent par s'égarer. Après avoir cherché longtemps leur chemin, elles arrivèrent à une maisonnette et y entrèrent pour demander des renseignements. Il y avait là une petite vieille qui leur dit qu'elle ne pouvait leur indiquer la sortie, mais leur offrit à manger et à coucher en attendant que son mari revienne chauffer le four. Les pauvres petites, sans comprendre ce qu'elle voulait dire, se mirent à manger de bon appétit de la nourriture qu'elles ne connaissaient pas, mais elles avaient si faim qu'elles ne demandèrent pas ce que c'était. Quand elles eurent fini, la vieille les enferma dans une petite chambre mal éclairée et attendit son mari, c'est-à-dire le Diable. Il arriva presque aussitôt et demanda s'il y avait du nouveau.

— Je crois bien, dit la Diabliesse, tu peux chauffer ton four. Il y a là deux petites filles que j'ai enfermées dans la chambre.

— Il est garni de bois, dit le Diable ; ouvre-le que je l'allume.

Il souffla dedans et le bois se mit aussitôt à flamber. Puis il dit à sa femme de lui amener les petites et pendant que le four chauffait, il prit Marie, l'aînée, et se mit à lui retirer ses vêtements un à un. Marguerite, la plus jeune, se plaça près de la porte.

Il retira à Marie son bonnet et lui dit en le mettant au four :

— *Qui t'a ach'té  
Ce beau bonnet ?*

— *C'est mon père qui me l'a acheté  
Et ma mère qui me l'a donné<sup>6</sup>.  
Regarde donc voir, ma petite sœur, Marguerite,  
Si tu ne verrais rien venir.*

— *Je ne vois qu'un 'petit' route  
Que le soleil éclaire toute.*

Le Diable lui retira ses bas.

— *Qui t'a ach'té  
Ces beaux souliers ?*

Même réponse au Diable, même question à sa sœur Marguerite qui répond :

— *Je ne vois qu'un 'petit' femme et un petit homme blanc  
Bien loin sur une route d'argent.*

Le Diable lui demandait toujours, en retirant ses vêtements un à un, qui lui avait acheté son beau corsage... sa belle robe de dessous... son beau corset... ses beaux bas blancs... et Marie lui faisait toujours le même réponse, posait la même question à sa sœur qui

---

<sup>6</sup> *Le conteur matérialise lui-même la coupe par un trait oblique après : donné*

AM 188

P. Delarue, *The Borzoï Book, 5 ; Catalogue, I*

signalait par la même formule que la « petit' femme et le petit homme blanc » étaient « bien loin... plus proches... bien proches... tout près sur la route d'argent <sup>7</sup>».

Le Diable s'apprêtait à lui enlever sa chemise, mais la petite femme qui était la Sainte Vierge, et le petit homme qui était le Bon Dieu entrèrent et, prenant le Diable et la Diabliesse, ils les jetèrent dans le four qu'ils venaient de chauffer pour les deux petites. Puis, ayant retiré du feu les vêtements que le Diable avait fait brûler, ils rhabillèrent la petite Marie et reconduisirent les deux sœurs chez leurs parents.

Ms. A. Millien. Écrit de la main du conteur ou de la conteuse sur feuille volante vers 1885, sans indication de lieu ni de personne. La version est de la vallée de la Nièvre ou du pays des Amognes.

---

<sup>7</sup> *Les formulettes rythmées et assonancées des trois personnages sont répétées par le conteur comme plus haut à propos de chaque vêtement que le Diable enlève à la petite fille.*